

fite, et de bientôt la rejeter, avec ceux qui la lui apportèrent. Au dernier tableau, par une fantaisie hardie, imaginant, après la canonisation actuelle de Jeanne, qu'elle ressuscite, Bernard Shaw s'efforce de nous faire comprendre et admettre que, de nouveau, elle serait envoyée au bûcher. C'est cette idée, que la vérité sauve l'humanité et accomplit des miracles, d'une part, mais que, d'autre part, elle est le propre de certains êtres que leurs semblables ne peuvent longtemps tolérer qui constitue la fière et pathétique beauté de l'œuvre dont le paroxysme tragique est marqué par la scène où Jeanne, plus rayonnante que jamais de justesse et de clarté, voit tous ceux qu'elle a sauvés, depuis le timide Charles VII jusqu'au vaillant Dunois, se tourner contre elle et lui reprocher son orgueil, son indépendance d'esprit, sa foi dans ce qu'elle appelle Dieu et qui n'est ici que l'image sacrée de la justice... Afin que rien de cette conception ne reste dans l'ombre, l'auteur a pris soin de nous l'expliquer dans une scène qui apparaît d'abord comme une sorte de hors d'œuvre, qui ressemble à un cours d'histoire, mais qui est mise en scène avec une telle puissance et où les personnages disent si exactement et si lucidement ce qui convient à leur état que l'on croit entendre parler l'Angleterre tout entière, l'Église, l'Inquisition. Qu'on ne dise plus, après un tel exemple, que l'on ne puisse point faire écouter à la scène la philosophie la plus intelligente et les vues historiques les plus précises...

Cette haute intellectualité, pourtant, n'est sans doute point ce qui assure le triomphe de l'œuvre. Par un contraste, qui est tout le secret de Bernard Shaw, les personnages sont, au contraire traités avec une extrême familiarité. On sait que, chez nous, des écrivains originaux ont tenté de nous restituer, dans son intégralité et dans son détail, la vie des personnages de l'antiquité. Ils n'étaient point tels, certes, que les a faits la littérature ou l'histoire. C'est exactement dans le même esprit que Bernard Shaw, humoriste avant tout, a entendu nous faire revivre sous les yeux, non pas des figures de convention, mais des hommes et des femmes, une humble fille, faible et forte à la fois. Il a accusé son dessein, principalement en nous présentant un Charles VII craintif, paresseux, avare, et qui se plaint de ce « sale gosse » qu'est son fils, mais il a surtout, par ce souci et cet instinct, conservé au langage et aux gestes de Jeanne une grâce, une force, une humanité toujours exquise et, par moments, presque sublime

Gaston RAGEOT.

LES CONCERTS

HOMMAGE

C'est une des figures les plus sympathiques de la musique contemporaine qui disparaît avec André Caplet.

Déjà la mort du grand Gabriel Faure nous avait mis en deuil il y a quelques mois ; mais cette fois, à notre regret s'ajoute le sentiment d'une injustice.

André Caplet avait 46 ans ; il était dans la force de l'âge. Nous espérions encore beaucoup de lui. La guerre nous l'a pris : sept ans après elle fait une nouvelle victime.

Alors qu'il était au front, il avait été atteint par les gaz meurtriers ; ses poumons étaient attaqués ; mais rien ne laissait prévoir une issue aussi proche.

Qui le voyait à son pupitre, robuste de carrure, dirigeant et subjuguant son orchestre et ses chœurs par sa flamme, avait le sentiment d'une force.

C'était hélas, le chant du Cygne.

★★

André Caplet aura été un « musicien » dans toute l'acception du mot : à la fois interprète et créateur. Son culte pour Debussy a peut-être donné l'essor à sa jeune et frémissante sensibilité. Nul n'exprimait, aussi parfaitement que lui, l'œuvre du Maître ; il y apportait plus que son talent : son amour.

D'une façon générale d'ailleurs, ses exécutions de musique moderne resteront pour nous des souvenirs impérissables.

★★

Sa sincérité, sa séduction intime et profonde, se retrouvent pareillement dans ses compositions.

C'est surtout la voix humaine qui l'inspirait. Il nous laisse de nombreux recueils de chant : entre autres « Les ballades » de Paul Fort ; « Trois fables de la Fontaine » ; « Quatre Poèmes » (qui sont quatre petits chefs-d'œuvre).

Mais en ces dernières années, à ces qualités raffinées se mêlait un sentiment plus épuré, plus intense.

Vuillermoz, dans un touchant article sur Caplet, nous fait remarquer que le mysticisme s'emparait peu à peu de son œuvre. « Le Miroir de Jésus » écrit sur des Poèmes d'Henri Gheon, en est la preuve. On y perçoit l'appel vibrant d'une âme à son idéal. Il allait nous donner un « Hommage à Sainte Catherine de Sienne » qu'il ne lui a pas été permis d'achever.

★★

Nous n'aurons pas la joie de voir ce noble artiste arriver au point culminant où, confiants, nous l'attendions. Mais la qualité de ce qu'il nous a donné nous laissera sous l'empire de cet aimant indéfinissable et multiple « le Charme ».

Le charme, pour l'artiste, c'est cette étincelle qu'il fait jaillir entre lui et son public, indépendante et de ses dons et de son mérite et de sa science. Attrait dont le pouvoir est de rendre un défaut séduisant, une vertu... supportable !... Attrait qui est peut-être le secret de toutes nos passions et de toutes nos joies.

**

Il aura mis cette douceur sur nous.

Il la communiquait à ses interprètes; et lorsque nous écoutions Mme Croiza exhiler sa musique, nous avions le sentiment d'une perfection sensible qui est une des formes les plus voluptueuses de l'Art.

En cette atmosphère, la mort vient apporter sa grande majesté.

Mais à ceux-là même qui le pleurent s'impose un chagrin discret; discret comme ces harmonies dont l'écho vibrera longtemps...

M. LACLOCHE.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

OUTRE-OCÉAN.

En traitant dans *the American Review of Reviews* de l'éventualité d'une guerre entre le Japon et les États-Unis, M. J.-Gregory Martin développe une série de considérations qui toutes tendent également à rassurer les esprits trop vite alarmés. Nul doute que les mesures réclamées contre « l'invasion des Nippons » par une fraction au moins de l'opinion américaine ne soient assez peu pour faciliter les rapports entre les deux peuples. Mais prenons garde qu'une décision risquant de déclencher de longues et ruineuses hostilités est de nos jours affaire de crédit bien plutôt que d'effectifs militaires et le Japon n'ignore point que les ressources lui manquent dont on ne saurait se passer pour tenter pareille aventure. Faut-il prévoir qu'il pourrait songer à s'appuyer sur la Russie? Outre que sa politique — en Sibérie notamment — a d'avance rendu singulièrement improbable une alliance avec les Soviets, le prestige dont les États-Unis sont redevables à leur puissance financière suffirait, selon toute vraisemblance, à décourager le gouvernement de Moscou de rien entreprendre contre les Américains. Quant à la Chine, elle a tout à craindre de l'impérialisme de ses voisins. Enfin — et la considération a son importance — l'Oncle Sam n'est-il pas le meilleur client du Japon?

**

Une statistique dressée par les soins de l'Association des Libraires-Éditeurs américains et que reproduit *the Atlantic Monthly* établit que le nombre des « nouveautés » de tous genres parues aux États-Unis a été de 10.424 en 1910, de 7.396 en 1915, de 7.446 en 1920 et de 7.507 en 1923. Un fait que souligne le même document, c'est le déplacement d'année en année plus accentué de l'attention générale au profit du « livre sérieux » et au détriment de la littérature d'imagination. En 1890, le roman contribuait pour la proportion de 25 % dans le mouvement de la librairie américaine : cette proportion est tombée aujourd'hui à 12 % et les gens compétents en la matière prévoient qu'elle fléchira encore.

ALLEMAGNE.

A la *Deutsche Rundschau*, à propos de la récente publication d'une brochure — *Neubau des Deutschen Reiches*

— où Oswald Spengler discourt « des conditions de la restauration de l'État allemand », ces lignes signées A. Zickler : « L'heure qu'elle (la jeunesse d'Outre-Rhin) attend comme son heure, en vue de laquelle elle vit et travaille, c'est celle où l'Allemagne rentrera dans la bataille pour le gouvernement de l'Europe en reprenant sa place et son rôle dans l'histoire mondiale — et ce but, elle sait qu'elle ne l'atteindra pas par la duperie des protestations et des vaines réclamations, mais bien par la force et par l'affirmation de la puissance. »

**

Dans le fascicule d'avril de la même revue, Herr Bogdan Krieger étudie « Frédéric le Grand lecteur et bibliophile ». L'article, qui fait de larges emprunts à la correspondance du philosophe de Sans-Souci et qui accumule les détails d'où la figure du personnage ne saurait manquer de se dégager vivante à point, est intéressant. Le prince eut à coup sûr le goût profond des livres qui, au milieu des embarras de la Guerre de Sept ans, confiait à son papier : « Aujourd'hui j'ai bien lu et je suis content comme un roi. »

Ce goût, il le devait, à l'en croire lui-même, aux reproches de sa sœur aînée, Wilhelmine de Prusse, qui, jeune fille, se désolait à voir le futur vainqueur de Rosbach toujours inoccupé ou musant par monts et par vaux.

Herr B. Krieger tient au surplus ce passionné lecteur pour un juge compétent. Et il en trouve une preuve dans la fidèle admiration de Frédéric écrivant, de longues années après sa double et vaine tentative pour fixer auprès de lui le chantre de *Vert-Vert* : « Quel aimable poète que ce Gresset! Qu'il est élégant! C'est bien dommage qu'il présente trop souvent les mêmes idées... Mais ce sont là de légers défauts au prix des beautés dont ses poésies sont remplies... » Également probante est ici, au dire de notre auteur, une autre appréciation, celle-là moins indulgente : Mme du Châtelet, qui adresserait au roi de Prusse un exemplaire de ses *Institutions de Physique* avec cette dédicace : « *Sapientiae amans sapienti offert* », lui avait annoncé la publication de son travail en ces termes : « J'ai le dessein de donner en français une philosophie entière dans le goût de celle de Wolff, mais avec une sauce française; je tâcherai de faire la sauce courte... ». On ignore en quels termes Frédéric, lui, remercia la marquise de sa flatteuse dédicace, mais on connaît son opinion sur l'œuvre : « La Minerve, écrit-il, vient de faire sa Physique... C'est König qui lui a dicté son thème; elle l'a ajusté et orné par ci par là de quelque mot échappé à Voltaire à ses soupers. Le chapitre sur l'étendue est pitoyable, l'ordre de l'ouvrage ne vaut rien, il y a même de très grosses fautes... Enfin, c'est une femme qui écrit et qui se mêle d'écrire au moment où elle commence ses études, car quatre ou cinq ans ne sont pas suffisants pour ces matières... Mais lorsqu'on se mêle d'expliquer ce qu'on ne comprend pas soi-même, il semble voir un bégue qui veut enseigner l'usage de la parole à un muet. »

YUGOSLAVIE.

M. Dudley Heathcote constate dans la *Fortnightly Review* que la Yougoslavie commence à faire bonne figure dans le monde. Elle n'y sera parvenue qu'au prix de laborieux efforts. Si l'État a mis aujourd'hui l'ordre et la discipline dans son administration, la situation reste d'ailleurs difficile au point de vue financier.